

la mention de Tzarigrade, la ville impériale, toute seule ou à côté de Bucarest). M. Pamfil donne aussi la notation des mélodies qui s'y rapportent.

Deux seules pages traitent des fêtes de Noël chez les Roumains du Pinde (p. 107 et suiv.): on n'a pas encore montré ce qui est différent des coutumes des voisins slaves et grecs.

Ou trouvera aussi quelques illustrations utiles et un bon glossaire.

N. I.

* * *

N. Iorga, *Sirbiți, Bulgarii și Români în Peninsula Balcanică în evul mediu* (extrait des „Annales de l'Académie Roumaine“, 1915; une traduction française en sera donné dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie“).

L'auteur démontre que l'idée d'État était étrangère à la masse slave qui habitait la péninsule balcanique avant l'invasion des Bulgares au VI^e siècle. Elle ne pouvait venir que du lointain Orient chinois — par les Touraniens — ou bien de Rome: de la Rome d'Orient, directement, de la Rome d'Occident, par les Germains et l'Empire carolingien qu'ils établirent. Les Bulgares n'avaient adopté que d'une manière très vague, absolument primitive, cet impérialisme asiatique qui fit plus tard d'un Dschingiz-Khan, d'un Timourlenk des fondateurs d'Empire. Au commencement, leur conquête balcanique ne pouvait contenir que, d'après les usances des peuples de la steppe, le camp des guerriers, la région du tribut et celle, plus lointaine, des dévastations périodiques. Ce ne fut qu'après l'adoption de l'orthodoxie par ce Clovis bulgare qui fut Boris, que l'idée impériale romaine fut empruntée par eux aux Constantinopolitains; leur tendance fut désormais celle de faire, avant tout et à tout prix, de Tzarigrade leur Capitale, la seule Capitale possible pour quiconque arrivait à concevoir, en Orient, un Empire.

Par l'invasion des barbares touraniens, par la conversion de leur chef au christianisme, par l'adoption de l'idée impériale romaine, les Slaves de la partie orientale de cette Péninsule Balcanique devinrent les Austrasiens de l'Orient. Restait à l'Occident, du côté du Pinde et de l'Adriatique, une Neustrie beaucoup plus traditionaliste, représentant plus clairement les races primitives: illyrienne et thrace, et la couche romaine superposée. Ce furent les Serbes et les Croates.

On pourrait dire que la marche carolingienne de Pannonie fut pour eux ce que la Grande-Bretagne des Anglo-Saxons fut pour les Francs de Neustrie. Les ducs de Charlemagne et de ses successeurs furent les prototypes des Voévodes slaves, qui se rencontrent surtout de ce côté. Un „duc des Croates“ dominait jusqu' à Zara-Vecchia, l'ancienne „Biograde“ de l'Adriatique, alors que les Serbes n'avaient encore que ces chefs que les Byzantins nomment „archontes“. La forme ducale de l'organisation politique peut avoir été influencée, du reste, aussi par les Vénitiens, administrés par un prince d'élection populaire, successeur d'anciens ducs byzantins.

Si les Moraves, dominés jadis par les Francs, eurent des *kral*s, dont le nom n'est que celui du grand „Karolus“ rhénan, les Croates leur succédèrent bientôt. Puis un autre „Kral“, de création apostolique, celui des Magyars, se substitue à cette puissance, de brève durée aussi, sur le même territoire. Coloman, successeur de Saint Étienne, se fit couronner roi de Croatie à Biograde même.

A ce moment il n'y avait pas de „Serbie“, et la „Bulgarie“ n'était qu'un camp fortifié dirigé vers la possession de Byzance. Siméon, le premier Tzar des Bulgares, est un élève des Grecs: il écrit en grec; les inscriptions de l'ancienne Capitale bulgare sont rédigées dans cette langue. Les conflits entre Siméon et les princes des vallées de l'Occident balcanique ne représentent nullement une rivalité de race; il n'y avait alors sous le rapport politique qu'une seule puissance dans ces parages: celle des Croates, qui n'avait pas encore succombé.

Or l'ancienne Bulgarie, conduite par les descendants des chefs touraniens, finit ses jours, sous les coups de Nicéphore Phocas et de Jean Tzimiskès, empereurs de Byzance, avant l'an mille. Et l'État qui se forme, comme une protestation contre les extorsions des Impériaux, dans une région diamétralement opposée de la Péninsule, la Macédoine, est supporté et défendu par les nouvelles races, qui s'élèvent à une importance historique dans ces vallées, les Albanais et les Aroumains. Comme il s'agissait d'un État de protestation et de révolte, ce ne pouvait être, eu égard au dernier grand ennemi de Byzance dans les Balcons, qu'un „Empire bulgare“. C'est le sens de la fondation éphémère due à Samuel.

Ce n'est qu' alors que sur les bords de l'Adriatique une force

serbe paraît, dans l'ancienne Dioclée, sous des chefs qui, se rappelant la tradition croate, s'intitulent rois. Si, plus tard, la Rascie intérieure formera un nouveau noyau d'État, orthodoxe, d'imitation byzantine, alors que l'autre était plutôt latin et catholique, il ne faut pas méconnaître le caractère sous lequel pour la première fois paraît dans l'histoire une „Serbie“ qui n'avait rien à démêler avec les Bulgares. Cependant, lorsque la dynastie de Samuel s'éteint, Constantin Bodin, le chef serbe, sera proclamé à Skopi „Tzar des Bulgares“; les relations ecclésiastiques continueront avec l'Ochrida de Samuel.

Manuel Comnène parut devoir confondre, au XII-e siècle, toute vie politique locale dans l'universalité romaine de son Empire byzantin restauré. Lorsque sa création s'affaiblit, le race serbe donne, du côté de l'Adriatique cette fois encore, la dynastie des Némanides. Elle avança bientôt, dominant le littoral adriatique et fondant la Rascie — Belgrade était en terre hongroise —, vers Niche et Sardica-Sofia. Mais une révolte des Vlaques sous les Assénides empêche les progrès de cette Serbie nouvelle qui paraissait vouloir abandonner des traditions l'orientant vers l'Occident. La Péninsule presque entière appartient alors à Jean Assen, un Tzar, alors que les chefs serbes se faisaient sacrer rois.

Tot de même, aussi tôt après la décadence de cette glorieuse dynastie, les Serbes étendent leur influence, donnant aux Bulgares des souverains (Constantin Tich) et, au XIV-e siècle, après une victoire sur Michel, le Tzar bulgare, de la famille des Tertérides, Étienne Douchane sera empereur des „Rhomées et des Serbes“.

Mais il ne s'agit que d'une pénétration accidentelle, imposée par des circonstances extraordinaires. Si la Serbie macédonienne, battue à Cossovo, se réfugie d'abord à Belgrade, avec le despote Étienne, elle finira, comme État indépendant, dans la Zenta, avec Georges Brancovitsch, dont cependant les héritiers finiront leur règne à Sémendrie, sur le Danube.

Venant aux Roumains, dans la seconde partie de son étude, l'auteur montre comment l'élément romain d'Orient fut rompu en deux par les Slaves intercalés entre le Danube et Constantinople. Il en résulta que la fondation d'un État national grec, slave, latin, fut impossible au Sud par le fait de l'existence de l'Empire; au Nord, il n'y eut pas une seule nation qui, s'établissant et devenant aussitôt chrétienne, eût pu faire des Romains danubiens

ce que les Francs firent des Gallo Romains. Le nom même des „Romani“ se conserva par leur isolement politique et par le caractère différent de leur langue (cf. la *Romagna* italienne au milieu des Lombards).

Cette population eut aussi ses juges ou cnèzes et ses Voévodes, dont on a vu plus haut (premier article de ce no.) l'origine, mais — malgré son nombre et son importance — elle n'eut pas de kral, n'ayant pas été directement en contact avec la province carolingienne, ni des Tzars, des empereurs, car les anciens sujets de l'Empire ne pouvaient pas tendre à lui donner une nouvelle forme sous une autre dynastie nationale.

Lorsque les Voévodats se réunirent sous un seul chef, résidant à Argeş, vers 1300, on a à faire avec un *Etat de caractère moderne*. La tradition populaire avait conservé la notion du *Domn, dominus*, empereur, et la conscience de sa légitimité. C'est pourquoi l'État a un sens national et territorial: c'est la *Țara-Românească*, la *Romania*. Il déteste les liens de vassalité que personne dans le voisinage ne trouvait encore humiliants et, pour éc'apper aux prétentions de suzeraineté de la Hongrie latine, il se réfugie dans la culture politique byzantine. Les relations avec les Balcans, d'où viennent plusieurs des princesses valaques et où se marient des filles de princes roumains, sont nombreuses; des guerriers de Valachie furent parmi les vaincus dans le camp du Tzar Michel. Mais le fantôme de l'impérialisme byzantin, fatal jusqu' à ce moment pour les races balcaniques, mêlées dans de vaines luttes fratricides, ne séduisit jamais ces représentants d'une autre ère dans l'histoire, celle des réalités territoriales et nationales bien délimitées.

A. B.

* * *

St. Romansky, *Carte ethnographique de la Nouvelle Dobroudja Roumaine* (extrait de la „Revue de l'Académie des sciences bulgare“, XI). Sofia, 1915.

M. Romansky, qui fixe comme frontière méridionale de la Dobroudscha les forêts du Déliorman, sur la ligne Choumen (Choumla), Rasgrade, commence par des notes historiques. Nous observerons que ce n'est pas „probablement“, mais certainement, que la province reçut son nom des Turcs: le nom turc n'est pas „Dobritsch-ili“, mais bien „Dobroudsch ili“. Il serait difficile aussi